

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme à lampes

Bertrand Bergeron



Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2009). L'homme à lampes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 27–37.

L'homme à lampes Bertrand Bergeron

— **V**OUS DÉSIREZ ?

C'était un monsieur âgé qui ouvrait sa porte. Il semblait sur ses gardes.

— Je suis désolé de vous importuner, mais je me demandais...

Devant l'hésitation du visiteur, le monsieur ajusta ses lunettes et sortit un peu dans l'encadrement de la porte. Il plissait les yeux, préoccupé mais sans crainte à présent.

— Dites-moi, jeune homme, est-ce qu'on se connaît ?

Le ton posé ne manifestait rien de plus qu'une simple curiosité.

— Je ne sais pas... j'espérais...

Les yeux du monsieur se plissèrent davantage.

— Je ne suis pas certain de comprendre.

L'intrus eut un léger mouvement de recul, un peu comme s'il avait conscience du caractère inhabituel de sa démarche et qu'il cherchait, par ce retrait, à ne pas effrayer l'autre. Il nota que le monsieur avait laissé sa porte s'ouvrir un peu plus et s'était avancé dans le corridor.

C'est alors seulement que le plus âgé risqua cette question :

— Est-ce que mon visage éveille quelque chose de familier chez vous ?

— Je devrais vous reconnaître ?

Apparemment, toute forme de méfiance avait disparu chez le plus vieux, cédant la place à une curiosité pressante. Il s'approcha encore. À l'évidence, il s'attendait à une réponse.

— J'ai beau faire un effort, voyez-vous, mais je ne crois pas vous avoir déjà croisé.

Le vieil homme était déçu.

Et puis plus rien. Le visiteur se taisait. L'autre, en tenue d'intérieur un peu négligée, finit par ajouter :

— Pourquoi être venu ? Qu'est-ce qui vous a amené à frapper à ma porte ? Vous a-t-on parlé de moi ?

Ces questions pourtant simples embarrassaient son interlocuteur. Celui-ci rentra la tête dans les épaules puis, comme s'il n'avait rien à perdre, le fixa de nouveau du regard.

— Ce qui m'arrive ces derniers temps est si étrange... J'ai le sentiment d'être le jouet de quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un qui vous voudrait du mal ?

Sans doute le plus jeune s'attendait-il à tant d'incompréhension, voire d'hostilité, que cette question même anodine, pourtant posée sur un ton presque amical, l'encourageait.

— Une partie de ce qui m'arrive ne vient pas de moi.

Apparemment, il croyait en avoir assez dit. Cette fois, l'autre s'approcha un peu, comme si une explication lui venait petit à petit.

— Vous n'avez pas de véritable ennemi, n'est-ce pas ?

Le regard devint plus franc.

— Non.

— Et vos proches ne se montrent pas vraiment hostiles ou haineux à votre endroit ?

— Pour ce qu'il en reste...

— Vous pouvez m'en dire davantage...

Au loin, quelqu'un passa dans le corridor sans que cela ne dérange l'intimité qui se créait à présent à l'insu des deux hommes. L'hôte attendait.

— Quand on parle avec des proches qu'on retrouve après quelques heures ou quelques jours, au fond, on poursuit une conversation, pas vrai ? On leur dit ce que, depuis, il est arrivé à un tel, comment on a poursuivi ou complété telle démarche, ou jusqu'à quel point telle attente, sur laquelle on s'était confié, s'est avérée décevante ou futile. On poursuit, simplement.

— En quelque sorte oui, vous avez raison.

Il hésitait à continuer. Par chance, le plus vieux se montrait patient.

— Imaginez ceci : au bout d'une semaine, je revois Marie. Avec laquelle je me suis déjà entretenu des problèmes de Paul. Imaginez que je lui dise : « Finalement, Paul l'a achetée, cette fameuse

voiture ! » À ce moment, je m'attends à ce qu'elle s'exprime sur cette décision de Paul. Mais pas à ce qu'elle me dise : « Qui est Paul ? Tu ne m'as jamais parlé de lui. »

Entre les deux hommes, il ne s'agissait pas à présent d'un véritable silence, mais plutôt d'une pause.

— Tenez, un autre exemple. Une fois par mois, je rends visite à mon père. Il n'a pas la mémoire aussi solide qu'autrefois, mais tout de même. La dernière fois, puisque je ne vois pas souvent Thérèse, ma sœur, je demande à mon père comment elle se porte. À cet instant précis, il me regarde comme si je lui parlais chinois. Il n'est pas incrédule, il est éberlué. Puis d'un seul coup, il éclate de rire. Cette sœur dont je lui parle, il la met tout bonnement sur le compte de mon humour habituel. J'ai beau insister, rien à faire, il continue de rigoler. Alors je me rends à l'évidence : inutile de tenter de me faire comprendre dans ces circonstances.

Dans l'encadrement de sa porte, le plus vieux demeurait songeur mais intéressé, résolument intéressé.

— Et si vous entriez un moment, que je vous préparais un petit café, vous ne croyez pas ?

Au fond, il ne sait plus que croire. Il entre, on le débarrasse de son manteau, il y a des bruits d'ustensiles et de vaisselle et de bouilloire, et puis il se retrouve avec un café, assis devant une table basse, son hôte lui faisant face de l'autre côté, un café à la main.

— J'essaie de saisir ce qui se passe pour vous.

Dans le ton, rien de condescendant ou de prétentieux.

— Bien sûr, votre père n'est pas atteint de la maladie d'Alzheimer ? Cela s'impose.

— Et Thérèse existe pour de vrai, vous n'avez pas inventé cette sœur ?

Même absence de réaction.

— Revenons au cas de Paul et de Marie. Comment être certain que Paul existe vraiment ?

C'est la première fois qu'Alain, l'invité, esquisse un début de sourire.

— Parce que je l'ai revu depuis et qu'il s'est lui-même informé de Marie.

La phrase est venue d'un bloc.

— Je n'ai pas dit cela pour vous vexer, croyez-moi.

— Je sais.

On agite les cuillers dans les tasses, on repose les ustensiles sur la table. De petits gestes qui permettent de se reprendre, des silences qui donnent aux mots le temps de se regrouper, mais autrement.

— Tout à l'heure, dans le corridor, vous avez dit avoir l'impression d'être le jouet de quelqu'un, c'est bien cela ?

— Oui, en quelque sorte.

Le plus vieux hésite, avec sa question. Puis il n'hésite plus.

— Et cet autre, ce serait qui, à votre avis ? Un extraterrestre, par exemple ? Ou quelque chose de ce genre ?

Parfois, les questions de l'hôte ont le don de détendre l'invité.

— Il y a longtemps que j'ai cessé de prêter foi à ce genre de propos, les ovnis, les extraterrestres, ces distractions pour petites gens.

Ils sourient tous les deux.

— Tout comme les diables, les sorciers, les êtres maléfiques venus des ombres ou des ténèbres.

— Voilà qui rassure.

Réchauffer le café, ajouter sucre et lait puis agiter le tout avec une cuiller, ce sont là des gestes anodins.

— Vous pouvez me donner un autre exemple de ce qui vous arrive ?

— Suzanne et Florian. Des amis de longue date. On se voit peu, mais ça suffit. Comme avec des amis de longue date, quoi.

— D'accord.

— Je leur passe un coup de fil. Ils comprennent, je traverse une période difficile. Si bien qu'ils m'invitent chez eux, à la campagne, pour quelques jours. On parle, on mange, quelques ballons de rouge, le digestif, la chambre d'amis, je dors bien, plus calme, beaucoup plus calme. Et puis, à la campagne, il y a toujours à faire. Le potager, les mauvaises herbes, couper les arbres morts, les débiter, les petits fruits pour la confiture, la toiture à réparer sur le versant nord, les jours passent, une sorte de parenthèse dans

l'agitation globale, il s'agit de vrais amis, tout devient facile à ce moment, tout devient simple.

C'est précisément quand il dit *tout devient simple* qu'Alain cesse de parler. À la manière d'une contradiction.

— Et alors ?

— Florian et moi, on vient d'en terminer avec les bûches pour le foyer. Ne reste qu'à rentrer le bois. Je dis à Florian je le ferai demain, tu t'occuperas plutôt au potager avec Suzanne, histoire de sauver les légumes avant le gel. Le soir même, je reçois un appel. En lien avec mon travail. Une urgence. Je devrai quitter le lendemain, quelques jours tout au plus, je serai de retour lundi, ne rentrez pas le bois, je m'en charge, n'y touchez surtout pas, sinon je serai vexé. Ils sont déçus, ils comprennent. Le lendemain, retour à la ville. Et l'urgence, c'est pire que prévu. Une catastrophe plutôt. L'agence risque la faillite si je ne prends pas d'initiative. Premier voyage à Toronto, histoire de calmer certains investisseurs. Retour à la case départ. Remettre en route l'équipe de travail, parce que, dans ce contexte d'insécurité, le cœur n'y est plus. J'organise, j'insiste, et ça se remet à fonctionner. Sauf que la quantité des matériaux baisse, les fournisseurs hésitent. Les fax, les courriels, la voix au téléphone, ça ne suffit plus. Aux grands maux les grands remèdes. D'abord, le Périgord, deux fournisseurs indécis, mais de vive voix, avec un peu de liquide et tous ces souvenirs qui font rigoler, qui rassurent, la confiance revient, l'impulsion est donnée. Petit crochet sur la Catalogne, le senior Ramirez se fait un peu tirer l'oreille, l'exemple du Périgord l'emporte. Alors ceux de Buenos Aires et de Caracas cèdent à leur tour, ça crée un effet d'entraînement, la marchandise entre, les acheteurs, étonnés de ce revirement, reprennent confiance, acceptent même une légère hausse des tarifs contre considérations ultérieures, second séjour à Toronto, les investisseurs suivent le mouvement. Ce n'est peut-être pas encore l'enthousiasme, par contre la confiance est rétablie. Retour au centre de production, cadence accélérée, le truc classique, quoi ! Maintenant, il n'y a plus de catastrophe imminente, l'urgence est calmée, la vie reprend un rythme décent, ainsi me reviennent à l'esprit Florian et Suzanne, une possibilité proche, quelques jours encore peut-être, mais voilà :

depuis mon retour à la ville, il s'est écoulé presque un an. Heureusement, il s'agit d'amis de longue date ! Avec eux c'est possible, quelques jours, ça fera toujours ça de gagné ! Je reprends la voiture, en route vers la montagne, le lac, les champs, salut Florian, salut Suzanne, ils sont contents de me revoir, me regardent tout de même d'une drôle de manière, du moins j'en ai l'impression. Et puis cette phrase, cette toute petite phrase de Florian : « N'oublie pas, pour le bois. Hier, tu as promis de le rentrer, et ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. » Une si petite phrase, un couperet. Et ce mot, ce terrible mot, « Hier » ! Comme si rien ne s'était produit depuis. Hier !

Certains silences aident à se reprendre ou à trouver du courage pour poursuivre. D'autres, celui-ci par exemple, permettent de respirer à fond, de respirer à fond enfin. Alors on en profite pour verser une nouvelle fois du café, on dit qu'on le réchauffe, et puis le lait et le sucre et la cuiller et les gestes simples, ceux qui vont de soi.

— Et alors ?

C'est Alain qui a posé cette question.

— Et alors, je suis fou ?

L'autre n'a pas éclaté d'un grand rire sonore, non. Il a tout de même un peu souri. Non pas un sourire moqueur, loin de là, Alain l'aurait senti. Plutôt un sourire qui dit : « Il me semblait bien, aussi, que cela se produirait de nouveau ! » Alain agite sa cuiller dans le café, jette un coup d'œil à son hôte. Il sait bien que ce n'est plus à son tour de prendre la parole.

— Vous n'êtes pas fou, pas le moins du monde.

Puis l'hôte se lève, sa tasse à la main, et il reste debout et il marche et il s'arrête et il recommence sa marche, cherchant par où prendre les choses pour les rendre compréhensibles.

— Vous n'êtes pas fou. Vous êtes... — comment dire ? — vous êtes ce que j'appelle... un « homme à lampes ».

Alain est, on le devine, un peu éberlué, ne sachant pas exactement que comprendre par-là.

— Oui. Je dirais « un homme à lampes ».

De toute évidence, l'hôte, bien loin d'avoir été gêné ou dérangé par l'étrange récit d'Alain, connaît un moment tout proche de

l'enthousiasme ou de la certitude inespérée, qui produit chez lui une sorte d'émotion intense, à la limite du trouble dont il est plus prudent de se garder. Alors, de peur que cela ne devienne contagieux, ou plutôt de peur que cette contagion ne cause une sorte d'affolement chez son invité, il se reprend, cesse cette sorte de parade et revient s'asseoir. Alain, lui, attend.

— À l'étage au-dessus vit une femme, une certaine Maria. Avec le temps, elle est devenue une amie. Dont je vous parlerai, mais plus tard.

Alain continue d'attendre.

— C'est à cause d'elle si je suis devenu... un homme à lampes.

L'hôte fixe son invité des yeux, avec ce sourire un peu lourd sinon prétentieux du conteur conscient de ses effets.

— Regardez autour de vous, regardez bien cette pièce.

Alain inspecte, mais ne sachant sur quoi s'attarder, son regard glisse sur un intérieur qui semble lisse parce que pareil à tout intérieur.

— Observez.

On sent chez l'invité une certaine impatience, un peu comme si son hôte abusait.

— Vous voyez les lampes qui se trouvent dans cette pièce ?

Bien sûr qu'il voit, cela va de soi. Et puis soudain, il prend la mesure de ce qui l'entoure. Les lampes dans la pièce, en elles-mêmes, ne recèlent rien d'exceptionnel. Ni petites ni trop grandes, lumineuses mais sans excès, colorées dans les limites du bon goût, assorties sans donner dans la redondance. Seulement, leur nombre... de fait, il y en a plus que ce à quoi on s'attend dans une seule pièce. Elles sont... beaucoup !

— Vous voyez à présent ?

Alain ne répond pas. Mais à en juger par son visage, ce maxillaire inférieur qui a chuté plus que ne le permet l'habituelle civilité, il a vu.

— Je suis un homme à lampes.

Alain voit, et on sent qu'il commence à comprendre.

— C'est à cause de Maria, si je suis devenu un homme à lampes.

Alain regarde, et son hôte devine alors cette idée qui germe en lui.

— Ne croyez surtout pas que ces lampes seraient... des cadeaux de Maria. Que, par exemple, à chaque fête, à chaque anniversaire, Maria m'aurait offert une ou deux lampes et que, avec le temps, je serais transformé en une sorte de victime de son acharnement à vouloir éclairer mon intérieur. Oh non ! Il ne s'agit pas de présents de Maria, même si ça vient de Maria.

Quelque chose s'est figé chez Alain, dans tout son corps. Chaque phrase, chaque mot qui lui ont été dits, il les a compris, bien sûr. Seulement, l'ensemble du propos, lui, se dérobe encore.

— Revenons plutôt à ce qui vous est arrivé.

Alain acquiesce.

— Il y a d'abord ce Paul, que vous connaissez, mais dont Marie ignore tout depuis sa simple existence. C'est bien cela ?

Le plus jeune semble d'accord.

— On croirait rêver, n'est-ce pas ?

Alain ne comprend pas bien, cette fois.

— Malgré votre souvenir, ou plutôt à l'encontre de vos souvenirs, vous vous retrouvez avec un ami en plus, du moins si l'on se fie à ce que dit Marie.

— Si l'on veut.

— Voilà précisément ce qu'il convient de retenir : un en plus.

Cette dernière réplique décontenance Alain.

— Au fait, vous êtes-vous bien demandé pourquoi c'est à ma porte que vous avez sonné ? Et non à celle de quelqu'un d'autre ? Ou mieux. N'avez-vous pas été surpris que, moi, je vous ouvre, que j'ouvre à un inconnu, que je prête attention à votre récit comme je l'ai fait, plutôt que de me protéger en ne vous ouvrant pas ?

Alain ne sait que dire.

— C'est que je suis un homme à lampes. On pourrait d'ailleurs trouver d'autres expressions pour me décrire, mais qu'importe !

« Qu'importe, en effet », se dit Alain.

— Revenons à l'épisode avec votre père. Des événements se sont produits pour vous, auxquels votre père semble avoir été étanche, c'est bien cela ?

Ici encore, que la réponse soit « Oui », « C'est cela » ou « En effet », cela revient au même.

— Par rapport à votre père, on pourrait dire que vous ressentez... ou plutôt, que vous avez un *en plus*, cette sœur, Thérèse, que votre père ne semble pas connaître. Voilà pourquoi les rêves des autres, jusqu'à un certain point, représentent un danger pour soi. En tout cas, c'est de cette façon que le dirait Maria, soyez-en assuré.

Alain n'en est pas assuré. Il ne voit pas le rapport, point à la ligne.

Et l'autre, sûr de son fait, mais ravi d'avoir à qui parler ou, mieux encore, enchanté de pouvoir venir en aide à quelqu'un qui la sollicite — c'est tellement mieux quand on ne s'impose pas! —, abuse un peu de ses effets de manches.

— Dans le cas de Suzanne et Florian, comprenez-vous ce qui s'est produit ?

Apparemment non.

— Cette fois, votre *en plus*, c'est tout bonnement une année complète, rien de moins !

— Une... ?

— Oui. Une année complète. Tout bonnement.

De plus en plus décontenancé, Alain voudrait bien se raccrocher à pareille certitude.

— Faites-vous souvent des rêves ?

La question, pour le moins, ne semble pas préparée.

— Comme tout le monde, ni plus ni moins.

— Ah ?

Qu'ajouter à cela ?

— En quelque sorte, vos proches ont de la chance. Je sais ce qui vous arrive. Oh ! Rassurez-vous. Je ne suis ni devin, ni sorcier, ni ange, ni magicien, rien de tout cela. Ni davantage un extraterrestre. Je suis un homme ordinaire, qui avance en âge et ne le ressent malheureusement que trop dans son corps.

Alain paraît plus préoccupé par ce qui lui arrive que par le vieillissement de son interlocuteur.

— Regardez-moi. Regardez-moi attentivement. Vous et moi nous rencontrons pour la première fois, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et pourtant...

Il s'approche un peu de son invité.

— Regardez mon visage, mes yeux, leurs multiples rides, cette bouche dont les commissures s'affaissent un peu, ce nez qui garde dans son angle la trace d'une ancienne fracture. N'avez-vous pas, tout en sachant que vous me croisez pour la première fois, l'impression que mon visage vous est... disons, un peu familier ?

Dans ces circonstances, surtout en présence de quelqu'un qui ne vous est pas familier, on fait la réponse qui semble adaptée, disons la plus civile : « Peut-être bien. »

— On pourrait dire que si vous faites rêver, vous rêvez également ?

— Je ne vois pas.

— Peut-être me faut-il vous parler de Maria ?

Aucune réaction. L'hôte se lève et, tout doucement, il marche de long en large.

— Je connais Maria depuis un moment, mais il s'agit d'une simple affaire de bon voisinage. Nous habitons le même immeuble à des étages différents. Bonjour bonsoir, pas beaucoup plus. Il va pleuvoir, ils ont annoncé de la neige, toute cette chaleur humide, quand même ! on n'est pourtant pas en septembre, non ? Des banalités entre voisins. Et puis un jour, comme ça, elle me téléphone. Je suis surpris, c'est une première, elle rigole, me dit qu'elle a quelque chose à me raconter, insiste, je dois monter à son appartement, je ne trouve aucune façon de me défilier, pas davantage que je ne vois de raison de refuser. Si bien que je monte, le thé — elle ne boit pas de café, ça ira ! —, tout cela est plutôt sympathique, indépendamment du fait que nous ne soyons pas des intimes. Parce que moi, voyez-vous, il ne me viendrait pas à l'esprit de me confier à un étranger, encore moins de lui raconter un de mes rêves. À plus forte raison si cet inconnu apparaît dans mon rêve. Mais bon... Elle raconte. Un rêve loufoque, j'en conviens. Dans lequel je ne joue ni le bon ni le mauvais rôle ; en quelque sorte, j'apparais à la périphérie de son rêve, à la manière d'un accessoire. Un autre thé, elle poursuit, nous rigolons. Puis je redescends ici, chez moi. Et c'est là que ça se gâte.

Parce qu'ici, dans le séjour, mais aussi dans ma chambre comme dans la cuisine, sur la table, le comptoir, chaque tablette, la moindre armoire, à chaque endroit où l'on peut imaginer que ce soit possible, il y a des lampes. Partout des lampes ! Des lampes de table, des appliques, des lampes torchères, voyez vous-même !

Alain les voit, les lampes. Des lampes, encore des lampes, ici et là une lampe, partout des lampes. Il voit. Seulement, il ne comprend pas.

— Je suis devenu un homme à lampes. À cause de Maria. À cause du rêve de Maria. Comme dans son rêve, exactement, elle a confirmé ! Elle a rêvé de moi, dans son rêve j'habitais un intérieur surchargé de lampes, et voyez vous-même le résultat.

Alain demeure incrédule.

— Vous ne me croyez pas ? Essayez donc de déplacer une seule de ces lampes ! Vous m'en donnerez des nouvelles ! Maria et moi avons tout tenté sans parvenir au plus petit résultat !

Alain ne bouge pas, cela va de soi.

— Si vous êtes venu cogner à ma porte, ce n'est pas par hasard. Vous et moi sommes pris tous les deux dans quelque chose qui nous vient des autres, et que nous ne comprenons pas.

L'hôte a cessé de faire les cent pas.

— Quand je vous ai ouvert, je l'ai su tout de suite. À votre air, je crois, ce côté non pas incrédule mais perdu, hagard. Je devais avoir ce même regard quand je suis arrivé, depuis chez Maria, dans cet univers de lampes.

Cette fois, Alain croit saisir. Ou plutôt, tout en lui est soudain arrêté par cette idée simple, si simple : une sorte de prix à payer. Un peu comme si le fait d'apparaître dans le rêve de quelqu'un d'autre ne laissait pas indemne.